

Les Yougoslaves et le

Nous avons déjà indiqué quelles étaient les divergences principales entre Chinois et Soviétiques (1) et publié des extraits d'exposés des positions chinoises par ceux-ci (2). Dans ce différend, les Yougoslaves sont intervenus sous la forme d'une brochure de Kardelj, « Le socialisme et la guerre ». Jusqu'à ce jour, nous ne disposons que du compte rendu copieux qu'en a publié le journal « Le Monde ». Il y a tout lieu de penser que ce compte rendu est fidèle dans les parties qu'il rapporte, car on y trouve un développement de thèmes qui se trouvaient dans le Programme de la Ligue des Communistes Yougoslaves. Si ce programme est très progressif en matière de lutte antibureaucratique, par contre, en matière de politique internationale il est tout à fait khrouchtchevien. Il était aisé aux Chinois de combattre Khrouchtchev en désignant seulement les Yougoslaves (évidemment, nous n'approuvons pas cette méthode ni les accusations calomnieuses). L'intérêt de l'intervention récente de Kardelj est d'exposer beaucoup plus nettement que ne le font les dirigeants soviétiques la politique dite de « coexistence pacifique ».

DE LA FAILLITE... A LA VOLONTE OBJECTIVE

Un des gros arguments de Kardelj, qui revient à plusieurs reprises, c'est qu'en affirmant que la guerre est fatale en régime capitaliste, on se met sur une voie où l'on aboutit à vouloir la guerre, même la guerre de conquête :

« La théorie chinoise sur la fatalité de la guerre est dangereuse du fait même qu'une orientation dans ce sens peut rendre effectivement la guerre inévitable. »

« Les tendances ultra-gauchistes mènent objectivement à la guerre de conquête. »

« S'orienter en fonction de la fatalité de la guerre, c'est s'orienter vers la guerre, y compris la guerre offensive. »

Les marxistes et même les socialistes qui n'étaient pas exactement marxistes comme Jaurès ont dit et redit que la guerre était non pas le produit d'une erreur ou d'une aberration de gouvernants ou de diplomates, mais une fonction inhérente au système capitaliste. Selon le raisonnement de Kardelj, ils auraient contribué à rendre la guerre possible. La guerre serait le fruit... d'une théorie qui entraîne une orientation qui... Pas de théorie, pas d'orientation, et par suite pas de guerre : c'est ridicule. S'il est vrai que le capitalisme porte en lui la guerre, il faut le dire aux masses, il faut les préparer à lutter contre le capitalisme, à le renverser, comme seul moyen d'assurer la paix ; sinon on désarme politiquement les masses en face des machinations impérialistes. On ne doit pas me-

ner une polémique à coups de citations de Lénine, mais les textes de Lénine ont de la valeur pour se guider sur un problème. A ce sujet, on n'a que l'embarras du choix : il suffit de prendre tout ce qu'il a écrit pendant la première guerre mondiale sur la question de la guerre et sur la lutte contre celle-ci, pour qu'aucune équivoque ne soit possible. Pour dresser les masses contre le danger de guerre, il faut tout d'abord leur exposer la cause de la guerre — l'existence du capitalisme — et ne pas les bercer avec des phrases à bon marché sur la paix.

LES FORCES DE PAIX

Mais les temps ont changé, disent les Yougoslaves tout comme Khrouchtchev.

« Il faut... que les forces du socialisme soient assez puissantes pour empêcher que l'on ne recherche une solution aux contradictions de l'impérialisme par une guerre mondiale. »

« Le sort de la paix ne dépend pas uniquement de la force et de la volonté de l'impérialisme, mais aussi de la politique et des conceptions subjectives des facteurs socialistes décisifs. »

« Dans les conditions actuelles, les milieux bellicistes ont de moins en moins la possibilité d'imposer une guerre mondiale. »

C'est une vieille conception que l'on nous expose là, en la recouvrant d'un vernis plus moderne. La guerre ne dépendrait pas seulement de tendances inhérentes au capitalisme, mais aussi de l'action de forces socialistes conscientes. Et celles-ci ne sont-elles pas plus nombreuses aujourd'hui qu'en 1914 ou 1939 ? Cet argumentation serait valable dans le cas où le rapport des forces serait si décisivement en faveur des forces socialistes que le capitalisme ne se verrait aucune chance de l'emporter. Or, si les choses ont mal évolué pour le capitalisme, il lui reste encore des forces considérables, surtout dans sa citadelle des Etats-Unis, et il n'a nullement l'âme d'un vaincu. Les discussions se poursuivent ouvertement dans les sphères dirigeantes américaines ; on n'y trouve pas de gens et encore moins de courants pour qui la défaite est inéluctable. Au contraire, quel que soit le futur président, on peut être sûr de voir une augmentation des dépenses militaires. La conception de la pression des forces de paix capable d'arrêter le capitalisme à la guerre est identique à la conception réformiste qu'on pourrait, par la seule pression ouvrière, arriver à substituer le régime socialiste au régime capitaliste.

L'argumentation yougoslave est opposée

à la réalité que les Yougoslaves dénoncent, par exemple, dans le cas des forces capitalistes de l'Allemagne de l'Ouest, par exemple aussi dans le cas du maintien de la domination française en Algérie. Certes, le capitalisme a procédé et procédera le cas échéant à des replis, mais rien ne permet de penser qu'il acceptera de disparaître de la face du monde sans combat, au moins tant qu'il aura à sa disposition les forces de l'impérialisme américain. Il suffit aujourd'hui encore de voir comment il s'accroche au Congo, au Laos, pour être certain qu'il n'est pas prêt à lâcher au socialisme sans combat un morceau comme l'Europe.

Il y a dans l'article de Kardelj une phrase très révélatrice de toute une conception :

« Le rôle de l'U.R.S.S. comme celui de la plus grande force du socialisme a été confirmé... en premier lieu dans les résultats matériels, sociaux et politiques qui ont jalonné ces dernières années l'évolution intérieure soviétique. »

Nous sommes loin de sous-estimer l'importance de l'U.R.S.S., de son développement économique comme force au service du socialisme (en faisant la distinction nécessaire quant à la politique de sa direction) ; mais dire que c'est « la plus grande force du socialisme », c'est se placer carrément sur le plan des dirigeants soviétiques pour qui la force motrice principale de la marche au socialisme, ce n'est plus la classe ouvrière internationale, mais l'économie soviétique. C'est la thèse qu'exprime presque sans dissimulation un Thorez. C'est la thèse fondamentale qui est à la base de la politique de « coexistence pacifique ». L'action ouvrière n'a plus pour objet de conquérir révolutionnairement le pouvoir, mais d'empêcher le capitalisme de se lancer dans la guerre, ce qui permettrait à l'économie russe de faire de nouveaux pas en avant. Dans cette perspective, la lutte révolutionnaire apparaît comme une sorte de provocation, qui risque d'amener le capitalisme à se lancer dans la guerre. C'est vraiment du révisionnisme.

Nous ne développerons pas dans cet article la question du désarmement en liaison avec celles des forces de paix faisant pression sur le capitalisme ; on en parlera beaucoup, à la présente session de l'O.N.U. mais le capitalisme ne consentira jamais de lui-même à un désarmement total — et la seule façon de le faire, c'est de le désarmer par la prise révolutionnaire du pouvoir.

Il nous semble un peu fort de la part des Yougoslaves d'attribuer aux Chinois une conception du socialisme imposé « du

(1) « Vérité des Travailleurs », n° 107.

(2) « Vérité des Travailleurs », n° 108.